

ner, moins le chéster de Blackwell & Cross pour l'exportation, qui se bonifiait en vieillissant ;—il ne lui restait que les six livres que les Ngotaks lui avaient dévorés.

Son déjeuner terminé dans les meilleures conditions—car il avait au dessert régala ses nouveaux amis du *Rule Britannia*, qu'il avait chanté et *blésé* ensuite sur la clarinette—Gilping se hasa tant bien que mal, cahin, cahà, sur le dos de l'estimable Pacific et *go head*, en route pour le run du fermier Kirby !

Ce fut le dernier cri qu'il poussa, un sommeil réparateur étant venu appesantir ses paupières ; deux Ngotaks s'étaient placés de chaque côté de Pacific, pour le soutenir, et, doucement bercé par l'allure paisible de sa monture, il ne tardait pas à rêver.

Lorsqu'il s'éveilla, il n'était pas au run du fermier Kirby, mais sur la place principale des grands villages ngotaks, accueilli avec enthousiasme par la population tout entière, reconnu officiellement comme le kobong de la tribu ; il prit assez bien son mal en patience et profita de son influence pour enrichir ses collections, y employant tous les guerriers, à qui la paix avait fait des loisirs.

Cette situation durait depuis près d'une année, lorsque la décision du conseil des anciens de tatouer leur kobourg, afin qu'aucune autre tribu ne pût le leur enlever, vint le décider à réclamer énergiquement le secours de ses amis de France Station.

d'explorer les environs et de voir par quel côté ils pourraient tenter un coup de main.

L'indigène eut vite franchi la distance, et comme il était jeune et vigoureux, ce ne fut qu'un jeu pour lui de grimper au sommet de la palissade, dans la partie opposée à celle que gardaient les Ngotaks. A peine sa tête eut-elle dépassé la crête dentelée des madriers, qu'il aperçut Gilping accroupi de l'autre côté du fossé, tenant dans ses mains la longe de Pacific, qui broutait à quelques pas de lui ; le brave prédicant, qui connaissait le courage et la décision de ses amis, avait quitté sa case sans bruit et était venu les attendre vers le seul point vulnérable de la clôture, en raison de l'éloignement des gardiens.

Après s'être fait reconnaître, le Nirbass était revenu en toute hâte prévenir la petite troupe, qui l'attendait avec une légère impatience, et on s'était mis à l'ouvrage. Le travail par lui-même ne présentait aucune difficulté, car les Ngotaks ne possédant ni clous, ni chevilles, avaient simplement réuni les madriers par des lianes qu'il était facile de couper, mais il fallait l'accomplir sans bruit. Cinq à six pieds de bois enlevés avec prudence suffirent pour ouvrir un passage suffisant, et on ne fut qu'à les coucher sur un fossé pour obtenir un pont qui donna immédiatement passage à Gilping et à son vieil ami.

Le temps n'était pas aux effusions et aux remerciements : le fugitif enfourcha Pacific, ses libérateurs reprirent leurs mustangs ; après une heure



Une dizaine de guerriers avaient déjà mordu la poussière.—Page 122, col. 2.



Deux Ngotaks s'étaient placés de chaque côté de Pacific.—Page 124, col. 1.

L'aventure, qui pouvait tourner au tragique, se dénoua au contraire dans les conditions les plus simples. Partis à trois heures du matin de l'habitation sur leurs rapides mustangs, Olivier et ses amis arrivaient en vue des grands villages ngotaks, plus d'une heure avant le lever du soleil.

Tout le monde dormait dans les kraals ; les gardiens de Gilping-Koboug, enroulés dans des peaux de kangourous, étaient couchés devant la porte qui donnait accès dans l'enceinte sacrée où était située la maison de l'Esprit protecteur de la tribu, se fiant avec raison sur la profondeur du fossé et la hauteur des palissades pour que Gilping ne pût s'enfuir par une autre voie.

Ce dernier, en effet, qui jouissait déjà d'une majestueuse ampleur au moment de son arrivée chez les Ngotaks, avait mis singulièrement ses loisirs à profit pendant les dix mois qui avaient suivi ; l'accroissement pris par son enveloppe extérieure ne l'avait guère préparé au tour de force qu'il eût fallu accomplir pour sauter le fossé et faire l'ascension des palissades qui entraient sa résidence de Gilping Square ; aussi les sentinelles ngotaks reposaient-elles tranquilles, se bornant à garder l'entrée principale.

Cependant cette nuit là, Gilping veillait ; il avait calculé le temps qu'il fallait au Nirbass pour porter sa lettre à ses amis, et celui que ces derniers mettraient à se rendre à son appel, et il comptait bien les voir arriver avant le jour.

Pour ne pas éveiller l'attention des indigènes, Olivier et ses amis avaient attaché leurs montures dans un bosquet, à une certaine distance des grands villages. En voyant le calme absolu qui régnait autour d'eux, ils conçurent la pensée d'un enlèvement nocturne, de cette façon ils évitaient soit de négocier avec les indigènes la liberté de leur ami, soit d'agir par les armes. Ils partirent donc à pied, guidés par le messager.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une portée de fusil de l'espèce de blockhaus où était enfermé Gilping, ils expédièrent le Nirbass en avant, avec ordre

de course environ, on rencontra la troupe de Collins, qui fut enchantée de n'avoir pas à aller plus loin, et à l'heure habituelle du premier déjeuner, tout le monde se trouvait réuni dans la salle à manger de l'habitation, avec un convive de plus : John Gilping, equire, ou lord Woangow, ainsi qu'Olivier présenta le nouveau venu à Jonathan Spiers.

Il fit une rentrée solennelle dans le monde civilisé et fonctionna si bien, que quatre hommes furent obligés de l'emporter sur son lit.

A l'issue du repas, Olivier s'approcha du capitaine Rouge.

—Mon cher hôte, lui dit-il, êtes-vous disposé maintenant à m'accorder quelques minutes d'entretien ?

—J'allais vous adresser la même demande, répondit Jonathan Spiers.

Ce que j'ai à vous dire est de la plus haute gravité, continua le comte ; ma vie, mon bonheur sont en ce moment menacés par d'insaisissables ennemis, et je compte sur le souvenir que vous avez gardé du passé pour vous trouver au nombre de mes défenseurs.

—J'ignore les motifs de haine que l'on peut avoir contre vous ; mais à part cela, je sais tout, monsieur le comte, répliqua Jonathan.

—Vous savez tout...

—Oui ! et même ce que vous ignorez, le nom de vos ennemis, leurs projets, leurs moyens d'action... et ce qui doit nous unir, corps et âme, pour la lutte suprême qui va s'engager, c'est que ces ennemis sont les mêmes que ceux qui me poursuivent aujourd'hui.

LOUIS JACOBSON.